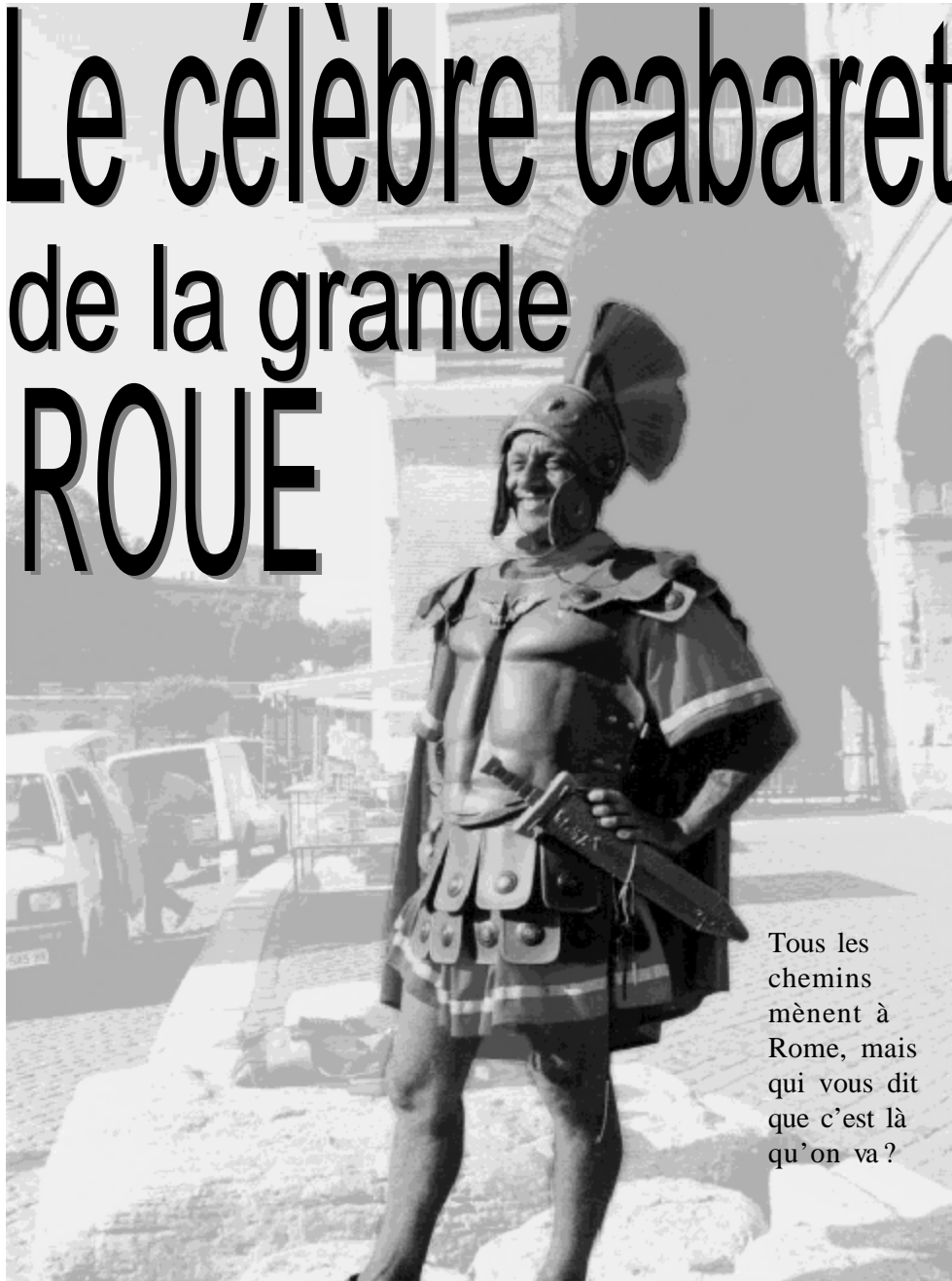


Le célèbre cabaret de la grande ROUÉ



Tous les
chemins
mènent à
Rome, mais
qui vous dit
que c'est là
qu'on va ?

C É G E P D U V I E U X M O N T R É A L

Alexandre Baril
Amélie Bourque
Marie-Ève de la Chevrotière
Josée Demers
Marie-Eve Desrochers Hogue
Valérie Dionne
Marie-Catherine Dumont Poupart
Rachel Gamache
Marie-Paule Genest
Alexis Lefebvre
Maude Martin
Simon Paradis
Marie-Christine Quenneville
Mélissa Raymond
Édith Richard
Lucie Thibault

Graphisme de la couverture: Minh Nguyen et Marc de la Chevrotière

Photographie de la couverture: Marie-Christine Quenneville

Illustration de la quatrième de couverture: Marc de la Chevrotière

Graphisme de la page de garde: François Leclerc, 1995

Le célèbre cabaret de la grande ROUE



Manifeste, fiesta, bamboula.

Feu, potlatch et vin.

Difficile de résumer autant d'étincelles,

De présenter autant d'enthousiasme.

Comment aborder le monde

Sans saborder l'énergie qui fuse de toutes parts?

Le recueil que vous tenez entre les mains,

Écrit par des finissantes et finissants,

Se veut le reflet

Non seulement

De deux années d'études

Mais surtout

Le témoignage resplendissant,

Débordant même,

D'une fureur de vivre à nulle autre pareille.

Les mots dansent dans la bouche de ceux qui chantent,

Les idées roulent, les énergies s'éclatent.

Mario Cholette

Prologue klaskonnien

En 1868, Isidore Ducasse, membre honoraire de la faction d'élite révolutionnaire, s'engagea dans un combat singulier contre les forces de l'indifférence dirigées par le Président Dieu, ce grand tortionnaire du quotidien, qui fut abattu en 1890, lorsque l'ingénieur de troisième grade Nietzsche concocta un revolver de calibre spécial pouvant perforer les mythes de l'abstraction. La furie de cet affrontement, si intense en cruauté et en importance, fut si ensanglantée et subversive, que même la fière bataille de Samothrace témoigna, de sa bouche ouverte et baveuse, de son incapacité à regarder. Les bombes labourèrent le clergé. Les lance-flammes érodèrent les piliers de nos pensées. Le monde entier tomba dans le no man's land de l'absurdité. L'incohérence installa son règne, le dadaïsme se fit raison et les femmes coupèrent leurs cheveux.

La Trucifixion de notre célèbre adversaire n'ayant pas eu l'effet que nous escomptâmes, il ne nous resta plus qu'à regarder nos frères et sœurs sombrer dans leur démente. Trop habitués qu'ils étaient à leur conditionnement, ils ne purent s'empêcher d'adopter, dès que la tentation se présentait, les doctrines des plus écervelés d'entre eux. Nous dûmes attendre que la débâcle soit à son comble pour qu'un agent du département de l'intelligence découverte parvienne à élucider le fléau qui nous assiégeait de toutes parts. Ce fut alors que la vérité, telle une mouche obèse éparpillée sur un pare-brise, se révéla au grand jour. En fait, notre ennemi, ce sournois stratège, ne s'était point éteint, mais avait plutôt muté sous d'innombrables formes afin de pouvoir continuer sa domination en toute quiétude. Autrefois, il était Dieu, la réincarnation et le nirvana. Aujourd'hui, il est le retour d'impôt, le bouchon de liège brisé dans la bouteille, l'heure de pointe, les pannes d'essence, le journalisme paresseux et les pantalons trop serrés!

Certes, il est clair que nous avons perdu la première bataille, mais nous ne baisserons pas les bras pour si peu; la vermine ne poussera pas dans notre jardin. C'est pourquoi nous avons mis sur pied le plan B, que nous vous inculquons par propagande subliminale tout au long de ce présent document. Ce plan, conçu par nos plus brillants tacticiens, consiste dans sa première phase d'attaque à utiliser environ une ou deux journées par mois à la libération de nos hormones klaskoniennes. Opération très simple, qui s'effectue en agissant de façon spontanée, irréfléchie et grotesque dans le but de surprendre notre ennemi et de le frapper sans ménagement. Mais soyons clair, il n'est pas question ici de chier des arcs-en-ciel multicolores, mais bel et bien de jouir dans une simplicité réelle. Action. Pro-Action. Tcha Tcha Tcha de l'effarante effervescence de l'homme éveillé. Quelques années de ce traitement et la victoire sera proche, ô mes frères. Nous rendrons instable tous les recoins où le truffion se terre. Nous mettrons à jour sa faiblesse et sa couardise, il sera renié de tous, il s'isolera, et nous l'achèverons. Tuons le post-mortel mix dans son caractère de totale acceptation de notre condition! Aucune école de pensée, aucune agence immobilière, aucun système politique ne pourra vivre nos deuils à notre place. Alors ne les écoutez pas et joignez nos rangs. Devenez les procréateurs de vous-même! Devenez Klaskonien!

Alexandre Baril

POÈMES

Simon Paradis

Le lac

Dix songes en une nuit.
Tes bras, tes hanches sucrées,
tes lèvres, tes ventouses,
tes épines, ta nuque échevelée,
ton dos, ta langue vulgaire, ton cœur.
Défilent, pellicule en hyperbole.
Gélatineuse bobine de fleurs en éclosion.
Herbes vertes, marguerites jaunes, traversent un crâne humain.
Pourboire à caresses, un étau serre mon bras.
Ces pêches, quelle senteur!
M'agrippent le regard, ivre je double, sur ce lac.
L'obélisque des passions, pointe la lune, Jupiter.
Rencontrons-nous sur la plage, les temps modernes sont révolus.

Deux milliards de Chinois dansant la bastringue.
J'en ai marre de ne pas me voir à la télé.
Ce lac d'images, d'épaulards, de canaux.
Foire de gouttelettes.
J'ai une tente et tu vas t'y abriter.
Nous boirons le lac, nous en étoufferons.
Les poissons, planète crédule, pêchent des bipèdes...
Regardez la colombe au plumage soyeux,
au rivage elle reste perchée.
Toi tu ne me suis, j'ai rêvé de ta noyade.
Va-t'en!

J'ai écrit une histoire.
Une bombe, un tronc, un baiser.
Apprendre le déluge par la main.
Le discours n'est plus artistique.
L'autobus colérique avale ces calmars.

Nous sommes ce lac temporel.
Toujours cette même étendue.
Cette volonté de s'épanouir.
Ce plaisir... ce désir, ce radeau.
Pour traverser, alunir.
Vous le voyez?
Vous le voyez?
Il est là, dans vos corps, dans vos panses, il est là.
Gris, brumeux, ce lac.
Il gronde, attendant l'explosion, l'eau en magma.
Vous le voyez?
Vous le voyez?
Cherchez bien, il est là.
Vous faites tous partie de cet organe collectif.
Cette table ronde de têtes, de sang, de tripes.
Un puissant océan, un labyrinthe neurologique.

La tempête vogue sur le lac, rencontre de deux armées.
Deux centaures s'affrontent la tête basse.
«Halte toi!
En duel je te provoque!
Quel est ton titre, ton amour?»,
dit le seigneur.
«Pieuvre je suis, morte je serai!
Maître sans galanterie, à vous de répondre»,

relança l'ennemie.
«Chimère ! Telle est ma race.
Je fonce, je mords et je tue !»
Le silence et la brume.
Sur ce lac, la grandeur vagabonde.
Le voyage vers l'espace.
Cette éternelle tapisserie.
Le flot attentif, et la voix précaire.
Le cycle de retour.
Tes crocs, tes mains,
ton nez fouineur, tes seins,
ta chevelure et tes yeux aguicheurs,
ton dos,
ton sexe, ton âme, ton lac.

Amélie Bourque

Brûlant

perce et creuse
théophylline interne
envers de poussière
déversé à l'endroit

déferlement d'objets
portée somptuaire
théiste incarné
de la multitude diversifié

festivité luxuriante
voué à la majesté
cérémonie grotesque
vers la splendeur céleste

absorbe ou répand
le suc tonifiant
touche intangible
portée somptuaire

présence éternelle
jouissance innée
fomentation d'énergie
perpétuelle mutation

Désordre

pantin de marbre
fleur d'argent
je saute de l'arbre
percevant le noir miroitant

sous la chair je me trouve ensevelie

la nuit n'existe plus
le jour ne suffit plus

pas de loup affamé
qui cherche avec hardiesse
à croquer dans sa jeunesse

tel doit être mon culte
perfide de mon âme occulte
lame tranchante pernicieuse
un joug au-dessus de mes idées trompeuses

Josée Demers

Je ne veux pas être moi

Chaque soir, je me brosse les dents.

Je glisse un pied paresseux sous le drap de flanelle.

Rituel.

Chaque année, je m'assois à table.

Je souffle un souhait merveilleux sur ma chandelle additionnelle.

Rituel.

Chaque semaine, je trie mes papiers.

Je sculpte mes muscles en portant les vidanges dans la ruelle.

Rituel.

Chaque matin, je me regarde dans le miroir.

Je n'ai pas le temps, je dois être belle.

Rituel.

Chaque trimestre, je dévie mon trajet.

Je donne mon temps et mon argent, il faut bien payer Bell.

Rituel.

Je garde les yeux fermés.

Mes pieds sont chaussés, mais pourtant ils sont nus.

Sans racines, sans vie.

Dans mes songes parfois...

Non!

Je ne veux pas être moi.

Son lit est un désert.

Elle séduit l'amour et son regard est mystérieux. Les serpents la charment et elle crache sur leur venin sacré. Elle raconte l'histoire de son peuple. Elle sait les mots de la famine et les mots du bonheur. Les yeux se baissent et le vent se lève. La pluie tombe et le sol craqué boit. Elle n'arrête plus de tourner. Elle est indienne. Sa bouche contient des existences secrètes.

Elle se pare de bijoux et se parfume. Elle danse pour le soleil.

Je suis indienne et j'ouvre les yeux.

Je ne veux pas être moi.

L'eau qui coule. Elle noie ses cauchemars. Matin gris. Son sourire persiste. Il cherche une place entre sa douleur et sa fierté. Voilà qu'une larme chaude caresse sa joue. Elle tend l'autre pour qu'on la frappe et le matin disparaît. Elle peut porter toutes les couleurs, elle peut voler. Elle est gitane et elle sait danser.

Écoutez le violon de son père. Violon de l'appartenance.

Elle a mis des cailloux dans ses jupes. Lourde sa danse. Lourde de vie.

Je suis gitane et j'ouvre les yeux.

Je ne veux pas être moi.

Elle est d'ailleurs.

De la cour et des jardins. Elle suffoque d'amour.

Irréelle, vivante et riche, elle se penche doucement. Dans ses yeux il n'y a pas d'hiver.

Elle court dans la forêt à la recherche de sa féminité. Les écus tombent et les chevaliers sont vaillants. Elle est une dame médiévale. Un coup de dague et toutes ses robes sont tachées. Inatteignable dans son univers. Elle caresse les châteaux forts de ses doigts soyeux. Elle joue tous les jeux de la subtilité.

Je suis une dame médiévale et j'ouvre les yeux.

Je ne veux pas être moi.

Elle est d'une longue lignée. Ses ancêtres les pierres. Elle tournoie dans les brumes. Les sources et les vallées lui sont infinies. Elle sait les mystères des envoûtements et l'honneur des combattants. Elle est faite de feuillage et de rouille. Son cœur fait des flocons de neige. La mer et les montagnes sous ses pieds. Elle est écossaise et son pied bat le rythme des mythes. Ses hommes sont forts et sa cour est pleine. Elle fait ses duels à la cornemuse. Ses rêves de glace chantent la vie. Je suis une écossaise et j'ouvre les yeux.

Laissez-moi être moi.

Je ne peux.

Je ne veux.

Laisse-moi être toi.

Laisse-moi rêver.

Que mon pied entre en terre.

Que mon cœur fixe le ciel.

Grande ouverte, j'offre et je prends.

Où sont mes racines?

Elles sont ici, dans mon pays.

Elles vivent au cœur même de cette terre qui m'appartient.

Au cœur même de tous les êtres humains.

Marie-Ève de la Chevrotière

Doucement, le temps se perd
Noyé dans le songe
La nuit s'affole
Sauvage
Frivole
Sous le charme de l'instant

Pause
Soupir

Mon cœur bat
Comme un souffle vertigineux
Derrière un masque de géant
Fantaisiste

Danse éternelle du sage...
Fureur saccadée du fou...
La ligne n'existe plus...

Éclatement de l'esprit

La flamme vibre
Les ombres se tourmentent
Les cris ne se font plus entendre

Illusion soudaine
Soupçon de mémoire

J'écoute le temps
Passager
Promeneur
Ma main se dessine
Sinueuse
Sensible
Mes yeux se noient
Mais ils voient encore

Identité démentielle
Tressaillement du corps
Frisson passionnel

Une enfant rêve
Le souffle s'anime
Agité

Mes larmes se moquent
De l'ivresse de mes mots

Je ne meurs pas
Je vis

Rachel Gamache

Ailes d'encre

Je n'ai jamais été un oiseau
Que pour savoir fuir
Par et au-dessus de ma cité de mélancolies
Violées
Par la fragilité de ses mots et pluriels arborescents
Par la forte odeur des fables et des légendes urbaines
Je suis une mouette sans ailes
Sans l'encre de mes plumes
Pour rejeter le monde
Du noir, du bleu foncé
De mes regards d'eau salée
De mers immondes
Inexistantes
Trop loin de sa rive, un oiseau a peur de ne plus revenir
Chanter l'abîme de ses rêves
Le pétrole chaud et collant emmêle les pattes
Palmées d'univers
De l'oiseau rêveur d'étoiles de marées
Du noir, du bleu foncé...
Je me suis enfoncée dans l'eau noire de l'encre noyée

Dans la ville, j'ai oublié de voler
J'ai arrêté d'écrire sans cesse de reconquérir
Des ailes, un squelette vide, plus léger
Je n'ai jamais été oiseau que pour pouvoir fuir

Le ciel
Le vertige des mots
Les étourdissements vaporeux
D'alcooliques de papiers
Les brumes matinales
La violence des larmes usées
Montent,
Me montent haut
À la tête
Dans ma tête d'espoir d'encre
Noires, bleu foncé...
L'encre de ta victoire sur moi
A taché mes mains

Je me suis coupé les ailes pour mieux aimer.

Alexis Lebfevre

C'est étrange.
Tous ces endroits où on peut habiter.
En paix, en calme, en soif avec soi-même ou bien en bataille avec le temps.
Tous ces endroits qui nous prennent le bout des doigts
Et qui les serrent pour en faire jaillir des surplus d'âmes.
Tous ces endroits qui servent de toits aux absurdités.
Aux obus des faux-semblants et des vrais ennemis.
Tous ces endroits qui changent de couleur,
Qui font du mimétisme et du camouflage un trou dans la ligne du temps.
Qui permettent d'habiter chez les autres chez soi.
De lever des jupons et de se sauver en dessous en brillant.
Tous ces endroits sur qui on compte.
Toute une ville peuplée d'invisible.
C'est étrange. Étrange.

Tout un monde de cachettes
D'où sortent de derrière une peine derrière une pluie
Un chagrin plus grand encore que la beauté d'un œil.
D'où sortent trois ou quatre rires qui éclatent comme du verre.
Tous ces endroits où on perd nos sens
Où le nord devient les quatre points cardinaux,
Où monter veut dire descendre
Et où aller veut dire prendre.
Où un quoi se gêne d'exister.
Tous ces palaces, ces places,
J'y ai été.
Ils sont étranges.

Étrange de les voir s'offrir à nous
En suivant les pulsations des cœurs-horloges
Réglés sur le tempo de nos bravades et de nos tempêtes.
Ces endroits où on dort rassasié,
Repu de nos grandes marches, de nos infinis escaliers.
De nos tours d'ivoire qui grattent l'espace.
Ces lits de plumes où l'on rêve la bouche ouverte
En parlant des langues mortes-nées.
En parlant des langues qui roulent et qui dansent
D'où sortent des sons solides en forme de balles
Des sons solides qui bondissent au ralenti.
Qui écrivent sous la peau leur langage inconnu.

Tous ces étranges endroits que l'on croise
Les jours étranges, les jours communs,
Les jours de paye et les jours gris,
Ces endroits que l'on croise à l'envers du temps,
Les jours de nos plus belles vies.
Ces endroits pleins de monde qui s'impatiente,
Qui nous attend sourire en coin.
Ces endroits d'où l'on se sauve en courant avec,
Nous aussi, le sourire en coin,
La larme à l'œil,
Le feu au cul,
Avec, nous aussi, le courage de se dire.

C'est pas seulement étrange
Pas seulement tranquillement dangereux.
C'est peut-être beau. C'est peut-être ici. C'est sûrement maintenant.
Là où je suis, y'a une vie qui attend que je la prenne au cou.

Marie-Ève de la Chevrotière

Lien intime

Regard rouge

L'illusion est morte

La parole véridique

Le rêve s'achève

Passion sublime du réel

Larmes sans retour

Nos âmes s'unissent

Dans l'extrémité des âges

L'amour brille au fond des yeux

Figeant le temps

À chaque sourire

C'est une flamme sans ombre

Un chatouillement sensible sur la peau

Un frémissement incessant

Écho d'un souvenir

Alexandre Baril

Ô la la

Une tour violet sodomise le ciel
Et,
En guise de remerciements,
Le cumulus postillonne sur les passants qui marchent dans la rue
Provoquant ainsi
De la belle pute
Le reluisant de son cul moulu
Chute si ondulatoire
 Si pleine
 Si lisse
Que même Dieu
En la voyant
 Si tenaillante
Double sa taille
 Sortie de latence
Tant et si bien
Qu'il en plonge du ciel
Parce que trop lourd
Pour flotter près de l'Olympe
Et Ô la la!
Du coccyx aussi,
Maintenant il s'enfle

S'accroît
Se déploie
Tout en souriant

Chute heureuse
Notre homme s'arrange
L'honneur levé
Il brosse son crâne
Se masse un peu
Et cherche son portefeuille
Sous sa grande toge blanc craie
Qui par suite des postillons
Offre tout un spectacle
Pour la belle pute
Qui sourit « Grand Dieu »
De par son avale-trick
Pendant que déjà
ÔLALA!
notre père, par l'entre-buste
Se réchauffait l'arquebuse!

Quel esclandre!
Quelle pitance!
Fermez volets
Rentrez enfants!

Mais il est trop tard!
Ils vont si vite
Que de l'autel,

Au bas de la tour
Les passants,
– purs d'innocence –
Enregistrent de leur ouïe
Les non oui de la putain conquise
Et les oui oui du divin réjoui
Qui décompresse
Sans la moindre presse
Là où le con la lui presse

Ô Mes Aïeux
Que les oui-dire se font aller!

Fermez volets!
Rentrez enfants!

Mais il est trop tard!
Elle en a joui!
C'est le scandale!
C'est l'incroyable!
Elle en a joui!
Et lui confesse!
D'une langue d'orange
«Tu es un ange!»
«Un ange tout blanc!»
«Un ange pour moi!»

Quand
EN PLEINE GUEULE
Crak

Grande Valse
En trois mouvements CraK
Poings
Pieds
Lampe
Qui par l'ampoule CraK implose
Dans le moulu du cul
Redevenu viande et vermoulu

ÔOOhhh!
LA!LA!
LA!LA!
Tant de violence!
Quel esclandre!
Le rouge
La chute

Et tout ça

Quelle offense!
Pour un tout petit orgueil
Devenu si grand
Et malséant

Vite! Vite!
Fermez volets
Cachez enfants
Même si de toute façon
Trop tard, il est

Rachel Gamache

On a beaucoup parlé d'amour
Sans s'en rendre compte.

On a bu, on s'est embrassé dans l'hiver
Notre souffle restait chaud...

Puis, on a tout charmé de nos bouches roses et vives. On a embrassé des poètes aux cheveux blonds et longs, aux yeux comme des rivières. Des poètes crottés décrivant l'ivresse de vivre, des poètes qui boivent le firmament à même le goulot de la bouteille d'espérance.

On a tout charmé, même les plus sceptiques qui croient en l'amour banal, en l'amour qui finit mal. On a hurlé comme des loups déments qui ont faim, comme des animaux brûlant sous le clair de lune. On s'est aimé plus grand que la panse.

On s'est débattu dans notre passé, on a avalé le présent, on n'en a fait qu'une bouchée. On s'est aimé partout.

Partout, en amont, en aval, aux quatre points cardinaux. J'étais comme une rose des vents qui avait perdu le nord, dans un champ un peu trop éloigné. Dans un champ plein de soleil ou d'étoiles, quelle importance, avec des montagnes au-devant qui n'en finissaient plus de s'étendre dans la mer... On s'est aimé au milieu de nulle part ailleurs.

Et depuis, on m'a beaucoup écrit. Des souvenirs de vacances, un air à peu près connu reprend d'assaut ma voix et ne me répond plus. Y'a encore des souvenirs de vacances qui ricanent dans ma voix.

On a beaucoup aimé, dit-on.
Sans s'en rendre compte... c'est sûr.

On a parlé d'amour?

Peut-être,
Peut-être qu'on s'est trompé...

PETITES PROSES

Marie-Christine Quenneville

Conversations matinales

Jour 1

— Nutella mia, réveille-toi ! Ton père s'en est allé de par les vastes étendues boisées. Cherchant et recherchant l'ailleurs. Ma per la madonna ! Mythomanie, pourquoi es-tu venue piquer ma chère famille ?

— Mamma, s'il te plaît, je suis en train de rêver que je suis un centaure, j'ai un arc, ça va vite. Oh ! Oh ! J'ai perdu mes flèches dans le bosquet.

Les odeurs dans la cuisine en fouillis, le café et les tomates qui cuisent sont trop acides pour le matin.

— Mamma cara, sais-tu pourquoi il faut toujours partir chercher l'ailleurs ? C'est pour trouver l'avenir, celui qui est à bâtir, poussé par un souffle infantile. Comprends-tu, ici sous un amas de brocanterie, nous sommes immergés avec les épaves du passé. Les vieilleries empilées jusqu'au plafond. Tous ces vestiges encombrant aussi l'âme. Je ne saurais être insensible à ce qu'elles ont pu créer comme événements. Elles doivent traîner des souvenirs. Ce sont eux qui m'étouffent. Toutes ces reliques que tu ramasses s'empoussièrent chaque jour de plus en plus. Je veux inventer le passé, ne pas le voir statique dans les objets. Je ne veux pas me réveiller.

— Nutellina cara, sais-tu ce que sont les traditions ? Sais-tu qu'il faut apprendre à être solide pour les prendre et les faire siennes ? Il te faut avoir du courage pour que les choses du passé ne te fassent pas suffoquer. Vois-tu, nous ne sommes pas les premiers humains. Tu dois te lever et continuer l'histoire.

— Oui, mais aujourd'hui mamma, il faut tout mettre en ordre, il faut ranger, laver, dépoussiérer. La poussière, c'est l'effet du temps sur la vie et les choses de l'intérieur. Nous allons combattre le chaos et contrôler le temps avec nos armes d'humain. Ce sera

l'action du temps en duel contre l'action humaine. Sais-tu ce qu'est le pourrissement? Le temps fait pourrir les choses et cela crée des odeurs innommables. À la longue, ça pue la vie. C'est l'entreprise de toute une vie que de combattre le chaos originel. C'est le code d'honneur de celui qui veut toucher la vérité de l'homme. Le guerrier samouraï qui manie les armes.

— Ma fille, où vas-tu donc te perdre l'esprit? Que feras-tu ensuite, dis moi? T'asseoir en Zazen et contempler le calme et la sérénité de ton âme? Que tu te seras acharnée sans relâche à maintenir, malgré les marées et les tempêtes du monde. Le désordre est partout, la vie est un désordre, la seule règle en est l'amour. Tu n'es pas un monument, à qui crois-tu donner l'exemple? Qui es-tu pour tendre ta vie comme la flèche pointée vers la perfection? Le meilleur et l'exemplaire ne sont pas de l'ordre des vivants.

— Va bene, ciao mamma.

Jour 2

— Nutella, viens m'aider, il se fait tard.

Dans la cuisine une odeur de pain qui cuit. Mamma est assise devant la machine à coudre. Sur ses genoux et à la grandeur de la cuisine, une immense pièce de tissu rouge et rose.

— Mamma, qu'est-ce qu'on peut bien faire avec cette étoffe brillante?

— Ma fille, nous porterons le deuil. Elle couvrira les moindres pores de notre vie.

— Alors nous recouvrirons aussi notre maison, de cette étoffe faite de nos mains?

— Voilà, prends l'aiguille et couds... Figlia mia di mi, ce jeune homme hier soir, sous la lumière bleue de la lune pleine, s'est offert en poésie et sérénade, comme sorti d'une autre époque... Dis-moi donc...

— Oh cela... eh bien... c'est qu'à force d'idéalisation, quelquefois d'étranges matérialisations ont cours. Ainsi se sont cristallisés, en homme, ma vision fleurie et mon cœur candi...

— Brava, Brava ta poésie est puissante ma fille, elle vient du fond des âges, du début de l'histoire des hommes... De tout temps, les hommes comprennent en image... Une dure époque de concept que nous vivons là.

— Eh oui, je reprends le flambeau de l'espérance là où des milliers d'années d'erreurs et de recommencements l'ont laissé. Je le cueille là où on l'avait posé et je le remettrai sûrement, avec une exactitude surhumaine, là où je l'ai pris... mais je le laisserai avec des grafignes et des morsures sur son manche usé!

— Dai, cantiamo...

Marie-Catherine Dumont Poupart

J'ai le moral victorien. C'est la belle époque. Je bois du brandy dans la pantoufle de ce bourgeois. Je vis sans souci et dans l'opulence. Je balance un coup de pied à l'énorme rubis rouge sang suspendu au plafond. Il n'y a pas de convention morale, je suis libre et inébranlable. Je n'hésite pas à crier à la supercherie pour ne pas être trop tartinée. Je m'abandonne au plaisir, ce qui rehausse mon allure de jouvencelle. Les couleurs sont parfois rudimentaires, mais elles ont toujours bon goût. Une femme doit être prudente à l'extrême dans l'usage d'expédients artificiels pour le jour ; je préfère roupiller sous des fougères. Diablotin et rieuses fossettes se doivent dans l'abandon de soi-même. La rigueur n'est plus, l'intégrité est bafouée mais enfin cette tenue traditionnelle très conservatrice s'en fut.

L'âge de l'excès devrait tirer à sa fin. Je veux continuer la trépidation, l'insolence et la fête. Joli brin de plume, professionnellement suicidaire, pourquoi pas ? C'est déjà mieux que le stéréotype de style romantique. Avoir le teint laiteux c'est important, le plaisir ne doit pas être dissimulé, oh non ! Il doit être brodé, pratique et récurrent. J'ai le sentiment que l'outil de présentation ne vaut pas le dessin. La meilleure option est celle de la situation réelle aux circonstances les plus variées. Plusieurs hypothèses permettant de séduire les plus exigeant(e)s des client(e)s à sensations sont à essayer.

Ma palette d'émotions est à la disposition du metteur en scène saisissant, qui touche à mon abstraction et cela depuis le jardin d'enfants. Légèrement translucides, peu décorés, tous les frous-frous et les fanfreluches annoncent la fluidité des rapports qui régneront ici ce soir. Parfum osé et liaisons retentissantes sont influencés par le jazz. Ainsi le fruit défendu se transforme en couronne glorieuse. J'ai le cœur léger, un fol engouement est suscité en moi, peut-être est-ce un phénomène social ? Mon âme est féline, la rigueur de la relation est péché et course comme une automobile. Les cocktails se généralisent et tout recommence à tourner autour de mes intrigues sentimentales.

Marie-Paule Genest

«Je suis la joie»

et je plisse les yeux comme l'être au sourire charnu et au regard bridé qui me tient la main

Un chromosome surnuméraire a mis son cœur dans le vinaigre

On est allé bâtir un monde au Sahara de l'enfance que mon père a fabriqué derrière la maison

Ma main transpire

«Ma mer est une bourrasque de sang

J'ai deux aortes et un seul désir de vivre»

L'être à ma main est un sucre d'orge que l'on fait fondre à grande échelle

Il a la langue épaisse pour savourer les mots

Un grand front qu'il plisse quand je tempête

Il a le souffle court qui lui permet de rire en respirant

Dans le carré de sable on s'est érigé

Pour reconstruire

Le soleil est mort

On n'a pas pleuré

Il pleut. Une dame (peut-être un homme, on ne sait plus) vient de traverser la rue à toute allure. Les autos passent vite, faisant tourbillonner l'eau derrière elles. Elle, qui a ouvert la bouche d'étonnement, ingurgite cette flaque d'eau laissée par l'averse. L'odeur de mon café me ramène à l'intérieur. Je lis : Jessica, 22 ans, assassinée, en jaune, deux pouces de hauteur. Je tourne les pages rapidement, mes yeux roulent sur les lettres grasses. Photos, titres, publicités. Un homme fait claquer la porte du restaurant. Ses pas lourds s'avancent vers moi. «À l'avait un pare-balles qu'ils ont dit.» Il s'assoit à l'autre table. Sa voix semble chercher un public; son regard vide parcourt les murs. Il veut un café.

La serveuse a maquillé son sourire en rouge cramoisi. Ça ne lui va pas. Elle vient remplir ma tasse; je revois ma petite sœur dans la salle de bain qui joue avec la trousse à maquillage de maman. «Merci», qui est autant pour le souvenir que pour le réchaud. Je retourne mon visage vers la fenêtre, que je réalise tout d'un coup très sale, ne sachant plus où regarder. Le soleil commence à incendier la rue. La ville est redevenue propre. Je mets mon sac à dos (j'avais presque oublié combien il était pesant) et dépose trois dollars sur la table. L'homme : «Sois prudente, on ne sait plus...» Je sors.

Mille neuf cent soixante-huit

Grand-maman est assise depuis un moment; une vieille maison, une télévision noir et blanc, une chaise vétuste. Son corps se berce, un chapelet entre les mains. Ses lèvres fredonnent des mots poussiéreux. Ses membres las qui n'attendent plus rien; son cœur qui continue à battre. Deux cieux pesants qui cherchent l'éternité, Dieu.

Dehors, en direct à l'écran: des femmes qui marchent, des brassières qui brûlent. Grand-mère sourit: son dernier péché.

Ton corps...

Ton corps patraque étendu en blanc. Soliloque de silence. Un «tu te souviens» le long de ma joue gauche. Ton sourire à l'issue. Un écran qui affiche ton droit de vivre, de revivre les souvenirs. «Assieds-toi, reste pas comme ça, je ne suis pas exposée». Je passe ma main dans tes cheveux, j'avance à mon tour un sourire. «L'été.» Tes paupières se ferment un moment puis, un clignement qui vient éclaircir ta pensée. «Quel jour c'était?» Sans réponse. Je reste figée par la force qui s'agite encore dans ton visage. Tu reprends : «La chaleur forçait la chasse à l'air climatisé. J'avais poussé la porte d'une petite taverne pour un double rafraîchissement. Les hommes en camisole dormaient déjà sur leur bière. C'était un après-midi. Trois heures et quelque. La radio jouait un bruit de fond comme une musique de centre d'achats. Ton visage derrière le mien. On s'est mis à danser comme des fous au milieu de la place.» J'observe ta bouche qui remue, le bip de ton cardiogramme qui donne le rythme de tes paroles. «L'hiver, où l'on se couchait dans la neige, où on traînait Brutus dans nos pires cascades.» Ta respiration de plus en plus longue, de plus en plus distante, qui me plonge dans ton regard, dans cette lueur, comme une chandelle discrète au milieu de la nuit. Ces anecdotes que tu mâches avec précision. «Mets-en que je m'en souviens, il me faisait tellement rire ton chien.» Tu ris. La sève qui coule le long de ta bouche, le long de ton insensible rire, unique, vrai. Je me réjouis de te voir si joyeuse, comme sur le point de départ vers une nouvelle aventure. J'avance mon index pour t'essuyer la bouche. «Ça, jamais y pourront te l'enlever.» Je flatte la courbure de ta lèvre qui s'agite : «Y vont ben finir par inventer le cancer du sourire.» Tu me fais rire à nouveau. Toi aussi. On s'est promené dans le temps pour ne rien oublier. Un dernier battement de tes paupières, une dernière montagne qui s'affiche à l'écran, une dernière gorgée de cette vie glissant visiblement dans ta gorge. Ton fantôme qui me souffle au visage et que j'aspire généreusement avant de regagner le corridor.

Mélissa Raymond
Marie-Eve Desrochers Hogue

Cache-cache

- Aujourd’hui on respire. Il a suffi qu’on décide de partir. On s’est vu marcher de nos jambes longues, se saluant d’un revers de la main.
- Il fait encore noir. Ça me laisse croire qu’il est trop tôt. Il est trop tôt. Le noir englobe les pas.
- On marche tout adossé contre le vent comme des arbres qui auraient dû se tordre pour toucher la lumière. On laisse des empreintes dans le béton. On ne s’enfoncera pas, on courra s’il le faut, pour ne pas que la vie nous rattrape.
- Les humains ont grandi pour s’élever dans l’air pur.
- Courir sur des sables mouvants, courir à s’essouffler, à se mordre, à mordre la beauté... Dans notre course muette, on laisse la ville nous montrer son dos et son ventre. Retourne-toi. Montre-nous tes envers. On n’est que des yeux, des cavités qui absorbent notre amour à bras ouverts.
- Je pense: «Aujourd’hui, on respire.»
- Silence. On prend tout pour couvrir notre corps. On ne se dira rien. On ne laissera rien s’échapper de nous. On ne dira pas dans l’exclamation: Quelle ville! Quelles marches! Quelles feuilles vertes! On ne soufflera mot. Parce que nommer, c’est un peu perdre. Chut.
- Les feuilles s’éclairent et je les découvre vertes. Je peux voir la sève dans mes propres veines.
- La peau de nos ventres se gonfle et se détend. Notre peau blanche de vie dans la noire fumée. Une grande peau, une feuille blanche qui se colore de souffle, se retourne dans le vent.

- Je peux voir leur dos et leur ventre. Je peux voir la sève prendre pied dans le béton et courir dans les feuilles.
- Tu ne nous verras plus en ligne droite. Marcher en diagonale est devenu naturel.
- Je ne suis que des yeux.
- On ne laissera rien s'échapper de nous.
- Je poursuis vos empreintes dans le béton.
- On s'échappera de toi en espérant que tu nous retrouves.

Marie-Eve Desrochers Hogue

Télégramme

«La mer et le désert c'est tout comme à la différence que l'une a du chagrin et l'autre plus. Ne plus me rendre à tes grandes étendues. Sur le lit. À défaut de le posséder l'avoir par poignée. Demain. L'amour aura coulé le temps aura filé entre les doigts. Entre mes doigts restent des airs connus. Que je déchante! S'élèvent les vapeurs de son bloc appartement du shampoing au kiwi de l'huile végétale. De la peau de ton cou. Où enfuir ma tête? Tout embrasser du regard avant de quitter.

L'amour et le désert c'est tout comme. Car moi je t'aime et toi pas. L'amer de l'amour c'est banal. Mais j'ai du mal quand même. Et quand même que ce ne serait plus mon tour et pas possible parler pour la première fois de : ta Tunisie sur écran le désert sans horizon les dunes de draps après la tempête les nuits de Grand Nord Noir les matins d'hiver abriés le garçon siffle hypnotiseur de serpent langue de bois savoureux où je t'avais dit vouloir faire l'amour pour en arriver à moi séduite réduite perdue c'est certain sans souffle. Surtout prendre cela moins à cœur.»

Les sandwichs sans croûte et les crudités s'empilent dans les assiettes de carton. On se relaye pour aller à l'hôpital, pour qu'elle ne passe pas Noël seule. J'y vais avec eux. La voiture roule sur le Métropolitain. La chaufferette crache l'air froid d'en dehors. Nous arrivons. Les portes s'ouvrent, automatiquement, le calme enveloppe l'étage, Noël est comme d'habitude. Les néons combattent les idées noires. Je les laisse faire. Eux savent comment. Ma cousine prend la main de grand-maman et la serre. Ma tante lui rappelle qui est venu la visiter tout à l'heure. C'est mon tour. Je me mets à l'endroit où elle peut me voir. «T'es mariée, là?» «Pas à ce que je sache.» (rires) «Ben oui, je t'ai

vue à télé. Tu t'étais acheté ta robe.» Notre rigolade a des airs de sanglots. Grand-maman passe Noël. Je sais grand-maman: «Une vie de cadavre.» Elle meurt à petit feu indigne que la médecine alimente en gaz d'allumage. À répétition, elle dit: Depuis le temps que j'en entends parler de ce party-là. Je le verrai même pas. «Nos baisers sur sa joue molle puis nous repartons. L'ascenseur. La voiture. Et que la fête continue. Entre les bouchées j'entends: «Elle avait l'air bien. Non?»

On essaie de ne pas perdre le cortège, mais les feux de circulation nous arrêtent et nous dispersent sur le boulevard. Je ressens l'agitation de la ville comme mon ultime libération. Tantôt, ils ont entonné une dernière prière avant de fermer le cercueil. C'était pour moi d'autres paroles vaines. La religion est une langue morte qu'on ne m'a pas apprise. Ils se sont trompés en la récitant. Mon père a dit: «Vous irez pas au paradis vous autres.» Ils ont ri comme on prend une grande bouffée d'air à la surface. Nous arrivons au cimetière. Partout des arbres immenses et de délicates croix de fer. Les croque-morts amènent le cercueil sur le gazon synthétique. Une autre prière et c'est fini. Ma première morte reste ici. Ma première grande incompréhension avant l'amour.

Mélissa Raymond

Elle avait cette façon de marcher élancée, une beauté de fesse mouillée. Elle prenait toutes les montagnes pour des jointures à enjamber. Elle prenait d'une poignée de main les corps des vivants et bien d'autres encore plus colorés. Le blême du matin à midi, le reste pour l'artificiel des lumières violacées, celles ensorcelées par l'urbain. Elle traçait dans le béton des pétales vertes en marbre : le piège de l'opposé, la satisfaction pour tous. Elle avait, dans ses pores de blancheur, la fumée des néons. On étouffait à la respirer ; on s'y laissait yeux ouverts comme dans la contemplation, comme dans la mort. Et pourtant, on y gardait notre peau élastique accrochée aux quatre coins par cette sylphide.

Le naïf s'y pose : «Alors c'est à ce moment que j'emprunterai tout ? », ne soupçonnant rien de la fin, cette condition, sa condition.

La pâleur de la joie vient de toutes les images brouillées. Celles flottantes qui déroutent l'œil. Celles qui reviennent de loin sans jamais être souvenir. Celles que nous sentons à peine, comme un rire nerveux pris pour un silence ou encore, la force de ce même rire à peine, ou encore, la force de ce même rire à briser des hommes alors qu'il n'est qu'écho.

Nous ne serons pas le dégradé de tous ces riens que l'on dissimule ou que l'on amplifie. Je resterai plutôt dans le noir de mes paupières, les yeux bien ouverts sur la lumière des prochaines explosions. Je verrai, dans toute sa grâce et son malaise, la situation de toi et moi se déplacer. Nous serons plusieurs et on se dira au milieu. Moi, élevée en observatrice, pour voir si ta beauté colore ou déforme le tableau de tous ces gens en gris ou en chapeau ou en peine, enfin quelque chose qu'ils auraient tous.

Tu seras mon pied dans le solide, je resterai aérienne, les jambes ouvertes, pour le contact de chaque extrémité. Je serai double, le revers de ma main sur les demi-mots. J'en ris déjà deux fois. La vie est fuchsia.

THÉÂTRE
(extrait)

Maude Martin
Valérie Dionne
Édith Richard
Lucie Thibault

Rita est dans la salle ainsi que Pascal et Nanette, plus deux ou trois figurants. Ils sont assis à lire des revues. Julie entre en se flattant la bedaine. Elle fait les cent pas et se tient le dos. Elle va s'asseoir à côté de Rita.

Rita Assis-toé pas là, toé.

Julie (sur un ton bête) Ben voyons madame!!!

Rita fait des gros yeux, Julie obéit et va sur la chaise de l'autre côté de Rita, avec un petit sourire gêné.

Rita Ben pas là non plus innocente!!!

Julie Ben (elle cherche partout) y'a pas d'autre place!!

Rita Pis?(silence) Reste debout!

Julie (fâchée) Écoutez donc madame, je suis enceinte et j'ai mal dans le dos. Si vous voulez pas être assise à côté de moi, ben changez de place!

Rita Ben, tu viens d'le dire, y'en a pas d'autre, place.

Julie (imitant Rita) Ben restez debout!

Nanette (bas à Pascal) Y'en a-tu du monde bizarre dans la vie? Franchement se chicaner pour une place dans une clinique.

Pascal Ah, tout à fait ma bonne dame, ce n'est sûrement pas moi qui vais vous contredire. Cette violence verbale est tout à fait inutile.

Rita (pilant sur son orgueil) Ça fait combien de mois?

Julie (souriante) Cinq mois, vous êtes là pourquoi vous?

Rita T'as-tu fini de me vouvoyer pis de m'appeler madame, j'ai l'impression d'avoir quarante ans ! J'ai vingt-trois ans moé, vingt-trois ! Tu te rends-tu compte ? Pis j' me fais appeler madame par les jeunes de mon âge. Je le sais que je suis laide, ridée pis maganée, mais j'suis tannée de me le faire rappeler à longueur de journée. (un client rit, Rita lui lance un regard et il se tait) Pour répondre à ta question, j'suis ici parce que j'ai mal à la jambe, j'arrête pas de boiter depuis hier, j' pense que j'ai la bactérie mangeuse de chair !!!

Julie Franchement! Faut pas s'en faire avec ça.

Rita (sur la défensive) Ça paraît que c'est pas toi qui as mal ! (le client rit encore, Rita le regarde) T'as-tu fini toé?!?(il se tait)

Une voix Nanette Bilodeau

Nanette (à Pascal) Bon c'est à mon tour, bonne chance là ! (en faisant un signe de la tête vers les deux autres)

Pascal Au revoir ma bonne dame, prenez soin de vous.

Julie (à Rita) La douleur, c'est pas juste physique, tu sais. J'ai peut-être l'air bien comme ça, mais j'ai des écorchures en dedans.

Rita Essaie donc pas de faire pitié. (une seconde de silence elle se met à rire) Remarque que dans pas long, tu vas avoir raison, aïe j'ai fait une rime. Tu vas être grosse pis laide pis pleine de vergetures, pis après t'auras plus de liberté. Finalement, j'aime mieux avoir mal au pied qu'être amanchée comme toé, aïe j'ai fait une autre rime.

Julie T'es pas gênée, franchement, tu sais pas par où j'ai passé ces derniers mois ? Tu sais c'est dur, je vais être une mère seule, je dois faire face à beaucoup d'épreuves. Pis ce qui est le plus dur là-dedans, c'est que le père de mon enfant ne m'a pas quitté parce qu'il ne m'aimait plus, mais parce que notre enfant risque d'être handicapé. Moi j' pense pas qu'on ait

le droit de juger un enfant avant sa naissance, moi je l'aime déjà. Je le sais que ça va être dur, mais nous serons deux pour surmonter les obstacles qui se mettront en travers de notre route. Je le sais que le monde est laid et mesquin, surtout pour un enfant différent, mais on va réussir à le rendre beau avec tout l'amour qui va avoir entre nous. Cet enfant-là, c'est grâce à lui que je réussis à me lever le matin. Il a redonné un sens logique à ma vie. Cet enfant-là, c'est l'espoir d'un monde meilleur.

Rita (douxement) Prends-tu de la drogue ? (frustrée) Parce que si oui, ben que ton enfant soit malade ; t'as couru après. Moi j'trouve ça déguelasse!

Julie (sur la défensive) Ben non, Tu sauras que j'ai jamais pris de drogue de ma vie. (triste) Si mon enfant est malade, c'est sans raison.

Rita (désolée) Excuse-moi, c'est que...

Une voix Pascal Desbiens

Pascal se lève et s'adresse à Julie.

Pascal Excusez-moi, belle demoiselle. (Rita et Julie échangent un regard) Quel est votre nom?

Julie (hésitante) Euhh... Tulipe.

Pascal Oh! Wouah! Quel merveilleux prénom! Laissez-moi me présenter: (ton sensuel) Pascal. Je vous écoutais parler, c'est tellement beau de vous entendre. Le destin nous a permis de nous rencontrer, (il sort un papier et un crayon) je vous laisse mon numéro. À vous de décider s'il poursuivra son chemin.

Une voix (impatiente) Pascal Desbiens

Pascal Je dois partir mon bel oiseau, au revoir.

Pascal sort, Rita et Julie se mettent à rire.

Rita Tulipe !!! Veux-tu ben me dire où t'as été pêcher ça ???

Julie (en riant) Je le sais pas. Moi mon nom, c'est Julie.

Rita (en tendant la main) Enchantée Julie, moi c'est Rita. Je m'excuse encore pour tout à l'heure, j'ai pas voulu te faire chier, je me sens vraiment mal. (elle prend son souffle) C'est que... quand je suis en compagnie d'un bébé ou d'une femme enceinte, ben... j'pogne vite les nerfs. Ça fait sept ans que ça dure. Vois-tu, à l'âge de seize ans, je suis tombée enceinte. Mon père est totalement contre l'avortement, faque il m'a forcé à le mettre au monde. Pis dans mon dos, il a fait les démarches pour envoyer le bébé en adoption. Il m'a obligé à signer. Je ne pouvais rien faire contre mon père. Pendant la grossesse c'était tolérable, de toute manière, j'avais pas les moyens d'élever cet enfant-là, d'autant plus que le père m'avait laissé pour une fille encore plus jeune. (au bord des larmes) C'est après la naissance que ça a été dur : ils m'ont jamais laissé voir ma p'tite. Je sais même pas si elle me ressemble, je sais même pas son nom ! Si tu savais jusqu'à quel point je suis malheureuse depuis sept ans. Tu fais bien de vouloir t'en occuper de ton enfant, moi j'suis toujours rendue icitte depuis ce temps-là. Je m'invente des bobos partout en me disant que je vais mourir. Dans le fond c'est peut-être juste ça que j'attends, mourir...

Julie (condescendante) C'est vraiment pas drôle ce qui t'arrive, mais t'as jamais pensé à faire des recherches ?

Rita Ça fait longtemps que j'y pense, mais j'ai peur. Les parents adoptifs pourraient m'en vouloir, pis peut-être que la p'tite m'aimera pas. (hésitation) Penses-tu que je devrais ???

Julie Ben oui, fonce. T'as rien à perdre et tout à gagner !!! (d'un ton moqueur) mon bel oiseau...

Rita (elle rit) Maudit épais ce gars-là. «Le destin nous a permis de nous rencontrer». Méchant morron !!

Julie En tout cas, on peut dire qu'il a du front tout le tour de la tête Pascal...
Non mais, il ne se pense pas vraiment intéressant ??? En plus, il puait le
swing!

Une voix Rita Gagné.

Rita D'la marde! Au suivant, de toute façon je boite même plus. Toé Julie, t'es
la dernière arrivée, t'en as encore pour une demi-heure à attendre. J'te
paye une bière l'autre bord... euhhh, non un jus d'orange. Non mais, je
suis tannée de me tenir icitte moé! Après tout, la vie est belle dehors. (ton
moqueur) Allez, viens-t'en Tulipe, ma belle demoiselle...

Elles sortent en riant.

FIN DE LA SCÈNE

Médium seize

aimerait cordialement remercier

Marc de la Chevrotière, pour son aide incommensurable quant à notre identité;
Minh Nguyen, pour ses heures supplémentaires consacrées à la page couverture;

Sébastien «pépité» Lamontagne, Gabriel Gosselin et
Jonathan Martineau pour leur musique;

L'incontournable CANIF et son personnel;

L'été, qui est fait pour jouer;

Mario Cholette, alias l'homme de la situation;

Brigitte Caron, pour son soutien et ses cours de pastorale scandinave;

Tous les futurs auteurs qui copieront notre travail;

Le cégep du Vieux Montréal et, surtout, le programme de Création littéraire;

L'organisme Faites de la Musique, à sa salle Le Zest et à toute leur équipe
(en particulier Normand Gélinas) pour leurs bas prix et leur dévotion plutôt unique;

Tous ceux qui n'ont encore rien fait mais qui attendent juste l'occasion de le faire;

La physique et les mathématiques qui se sont tenues éloignées de notre entreprise;

Ceux qui nous ont appuyés financièrement en achetant notre revue;

NOUS AUTRES!!!

Et Alexandre «Herménégille» Baril, caporal-chef de la section revue du
bataillon Médium seize.

Mon berceau s'adosait à la bibliothèque,
Babel sombre où, roman, science, fabliau,
Tout, la cendre latine et la poussière grecque,
Se mêlaient. J'étais haut comme un in-folio.

Charles Baudelaire, La Voix (extrait)

Ce onzième numéro de Babel, recueil de textes littéraires d'étudiants du cégep du Vieux Montréal, est publié par le CANIF, dans le cadre du spectacle du groupe Médium seize.

© Tous droits réservés aux auteurs et au CANIF, le Centre d'animation de français du cégep du Vieux Montréal.

Renseignements : (514) 982-3437, poste 2164

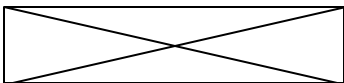
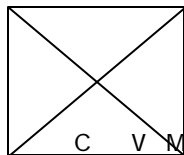
Dépôt légal: mai 1995

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression :

Centre de production de l'écrit du CVM (4217)



Cégep du Vieux Montréal
255, rue Ontario Est
Montréal (Québec)
H2X 1X6



Numéro 11
Mai 2000